

FÉVRIER 1933

N° 434

36^e Année



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDATEUR A.-M. BEAUDELOT



RÉDACTION & ADMINISTRATION

36, RUE DU BAC. - PARIS (VII^e)

Adresser toute la correspondance à M. A. SAVORET

ABONNEMENTS:

FRANCE: 15 FR. — ÉTRANGER: 20 FR.

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE J. HEUGEL

“ Éditions PSYCHÉ ”

EXTRAIT DU CATALOGUE

SÉDIR. .. Le Devoir Spiritualiste : Son idéal, sa conception, sa réalisation dans la vie quotidienne. Volume in-12 Prix 5 fr.

D^r Marc HAVEN. — Le Maître Inconnu Cagliostro. Etude historique et critique sur la Haute Magie. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. Un volume grand in-8° 332 pages, orné de 18 gravures, portraits, vues ou fac-similé de Documents. Prix 50 fr.

J. HEUGEL. — Aspects du Problème Contemporain. Une plaquette in-8° cart. 32 pages Prix 3 fr.
Pénétrante analyse des problèmes de l'heure présente, de leurs lointaines origines et de leurs probables répercussions, à la lumière de la tradition celtique et chrétienne.

M. DE MECK. — Métapsychique et Occultisme. Un volume grand in-8 de 300 pages... Prix 15 fr.

J. HEUGEL. — Essai sur la Philosophie de Victor Hugo. 1 Volume 350 pages Prix 12 fr.

Promenade dans l'œuvre du grand poète, faite par un « songeur » qui voit dans la gnose le couronnement de toutes les philosophies et n'ignore pas que cette gnose n'a de valeur qu'illuminée par l'amour et confirmée par l'acte.

KALEDVOUL'CH (Yves Berthou). — Sous le Chêne des Druides. 1 Volume cart. 150 pages Prix 12 fr.

Connais-toi toi-même ★ Travaille ! Aime ! Espère

PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDÉE PAR M. A.-M. BEAUDELOT EN 1897

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, PARIS

ABONNEMENTS : France : 15 Francs -- Étranger : 20 Francs

Prière d'utiliser pour l'Abonnement :

Le Chèque Postal 165.91, HEUGEL, Revue Psyché, Paris

“ La raison d'être de la Revue étant son indépendance, chaque Rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité ”.

SOMMAIRE

GABRIEL HUAN : *Le Maître Jésus.*

A. SAVORET : *Dioscures et Thérapiim.*

Madame D. : *La Loi Universelle.*

E. BIRMAN DE RELLES : *Joachim de Flore.*

MAX CAMIS : *L'Exemple de Saint Vincent de Paul.*

A. SAVORET : *Le Visage du Silence.*

Bibliographie.

LE MAÎTRE JÉSUS

« Magister vester unus est, Christus ».

(Matth. ; XXIII, II).

N'est-il pas remarquable qu'aux origines mêmes de l'Église, les Apôtres durent mettre les premiers chrétiens en garde contre des doctrines qui tendaient déjà à pervertir l'enseignement du Christ et à opposer à la révélation du Maître de Nazareth une prétendue tradition, dont la source et les principes demeuraient occultes ? « Prenez garde, écrit Saint Paul aux Colossiens, que personne ne vous séduise par la philosophie et une vaine tromperie, selon la tradition des hommes, selon les rudiments du monde et non selon le Christ. » (*Coloss.* 11. 8). A son fidèle Timothée, il recommande surtout de « garder le dépôt, évitant les nouveautés profanes de langage et les controverses d'une science qui ne mérite pas ce nom. C'est pour en avoir fait profession, que quelques-uns ont erré dans la foi. » (*1 Tim.*, VI, 20-21).

L'Apôtre Jean adresse à ses frères dans le Christ les mêmes avertissements : « quiconque s'éloigne et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a point Dieu, celui qui demeure dans cette doctrine a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez dans votre maison. » (*II. Jean*, 9-10). Jésus n'avait-il pas déjà dit aux Juifs qui l'entouraient : « vous n'avez qu'un Maître, le Christ » ? (*Matth.*, XXIII, II). « L'onction que vous avez reçue de Lui, conclut l'apôtre Jean, demeure en vous et vous n'avez pas besoin que per-

sonne vous enseigne ; mais, comme son onction vous enseigne sur toutes choses, cet enseignement est véridique et n'est point un mensonge ; et, selon qu'elle vous a enseignés, demeurez en Lui. » (I. *Jean*, II, 27).

Puisque nous autres, Chrétiens d'Occident, nous n'avons pas d'autre Maître que Jésus, qui est le Christ, essayons en quelques pages de fixer les principaux traits de son enseignement.

I

A la première tentation du démon dans le désert, Jésus, conduit par l'Esprit, oppose cette phrase de l'Écriture : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (*Matth.* IV, 4 ; *Deut.*, VIII, 3). C'est cette parole de Dieu que Jésus déclare être venu apporter aux hommes sur la terre, afin qu'ils ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. Sans doute, ils ont Moïse et les Prophètes ; mais « la Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean-le-Baptiste ; depuis Jean, le Royaume de Dieu est annoncé. » (*Luc.*, XVI, 16). Jésus est envoyé par le Père pour annoncer le Royaume, de sorte que, « si la Loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ ». (*Jean*, I, 17). Il est « la Voie, la Vérité, la Vie » (*Jean*, XIV, 6) et « quiconque n'amasse pas avec lui dissipe. » (*Luc.*, XI 23).

Est-ce à dire que la Loi et les Prophètes sont désormais périmés ? « Ne pensez pas, dit Jésus, que je sois venu abolir la Loi et les Prophètes ; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. » (*Matth.*, V, 17). Il est Celui qui a été annoncé par les Prophètes et qui doit parfaire l'œuvre du grand

Législateur. Ne suffit-il pas de scruter les Ecritures pour reconnaître en lui la figure du Juste souffrant, qui doit racheter les péchés de son peuple ? Aux deux disciples qui l'accompagnent sur le chemin d'Emmaüs il expliquera, « en commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes », tout ce qui, dans les Ecritures, le concernait (*Luc.*, XXIV, 27). Aussi aux Pharisiens qui lui reprochent de tromper le peuple, il réplique : « ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserait devant le Père ; votre accusateur, c'est Moïse en qui vous avez mis votre espérance. Car, si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a parlé de moi. Mais, si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles ? » (*Jean*, V, 45-47). « Vous scrutez les Ecritures, leur dit-il encore, parce que vous pensez trouver en elles la vie éternelle ; or ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » (*Jean*, V, 39).

Et, parce qu'il est venu parmi les hommes, c'est en lui seulement qu'il faut croire maintenant pour posséder la vie éternelle. « Moïse ne vous a pas donné le pain du Ciel, crie-t-il aux Juifs ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du Ciel. » (*Jean*, VI, 32). Il est ce vrai pain du Ciel, le « pain de vie » : quiconque mangera de ce pain n'aura plus jamais faim et il ne mourra pas, comme sont morts les Juifs qui avaient mangé la manne dans le désert : « travaillez donc, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. Car c'est lui que le Père a marqué d'un sceau ». Ils lui dirent : « Que devons-nous faire pour faire les œuvres de Dieu ? » Jésus répondit : « L'œuvre que

Dieu demande, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. » (*Jean*, VI, 27-29).

II

Parce que « celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu » (*Jean*, III, 34), son enseignement s'impose avec une autorité qui porte en elle-même sa propre certitude et exige l'assentiment dans la foi et l'humilité : « le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » (*Marc*, XII, 31). On comprend l'étonnement de ses contemporains, lorsqu'ils l'entendirent pour la première fois prêcher dans leurs synagogues : « quand le Sabbat fut venu, il se mit à enseigner dans la synagogue et beaucoup de ceux qui l'entendaient, admirant sa doctrine, disaient : d'où lui viennent toutes ces choses ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée et d'où vient que de telles merveilles se font par ses mains ? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie ? » (*Marc*, VI, 2-3). Car « il les enseignait comme ayant autorité, et non comme leurs scribes et leurs pharisiens. » (*Matt.*, VII, 29).

Ses ennemis, assurément, ne manqueront pas l'occasion qui leur est offerte au Temple, de lui demander ses titres. « Un de ces jours-là, comme Jésus enseignait le peuple dans le Temple et qu'il annonçait la bonne nouvelle, les Princes des prêtres et les Scribes survinrent avec les Anciens et lui dirent : Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses ou qui vous en a donné le droit ? » (*Luc.*, XX, 1). Mais à la question que leur pose à son tour Jésus sur le baptême de Jean ils n'osent pas répondre et se retirent.

A l'égard des Juifs qui l'écoutent avec sympathie ou docilité, Jésus est moins réservé et il soulève un des voiles qui cache le mystère de son origine. « On était déjà au milieu de la fête (des Tabernacles), lorsque Jésus monta au Temple et il se mit à enseigner. Les Juifs étonnés disaient : « Comment connaît-il les Ecritures, lui qui n'a pas fréquenté les écoles ? » Jésus leur répondit : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même » (*Jean*, VII, 14-17). De même qu'il n'est pas venu sur la terre pour accomplir sa volonté, mais celle de son Père, il n'est pas venu pour parler en son nom, mais seulement pour « dire ce que son Père lui a enseigné » (*Jean*, VII, 28) ; de sorte que celui qui écoute sa parole et croit à celui qui l'a envoyé, est passé de la mort à la vie et n'encourt pas la condamnation. (*Jean*, V, 24) : quiconque rejette le message de Jésus n'a donc pas Dieu en lui, puisqu'il refuse de croire en Celui que Dieu a envoyé ; et celui-là est déjà jugé.

III

L'enseignement du Maître Jésus présente en effet ce caractère particulier de n'être point un enseignement purement spéculatif ou théorique, mais de constituer un jugement : « Celui qui croit en lui n'est pas condamné, mais celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et voici la cause de cette condamnation : la lumière est venue dans ce monde et les

hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » (*Jean*, III, 18-19).

Non point que le Christ soit venu pour juger le monde ; il est venu pour le sauver, et c'est pourquoi il appelle à lui tous les hommes de bonne volonté : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, de son sein, comme dit l'Écriture, couleront des fleuves d'eau vive. » (*Jean*, VII, 38). Mais celui qui écoute la parole de Dieu n'est-il pas déjà de Dieu ? Mépriser l'envoyé de Dieu, c'est aussi mépriser celui qui l'a envoyé. « Celui qui croit en moi, dit Jésus, croit, non pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé ; car celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. Je suis venu dans le monde comme une lumière, afin qu'aucun de ceux qui croient en moi ne demeure dans les ténèbres. Si quelqu'un entend ma parole et ne la garde pas, moi, je ne le juge pas ; car je suis venu, non pour juger le Monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas ma parole a son juge : c'est la parole même que j'ai annoncée ; elle le jugera au dernier jour, car je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et ce que je dois enseigner. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme mon Père me les a enseignées » (*Jean*, XII, 44-50).

Parce que la parole qu'il enseigne n'est pas de lui, mais du Père qui l'a envoyé, les Juifs sont sans excuse de rejeter son témoignage. « Sommes-nous

des aveugles ? » répliquent-ils ; « si vous étiez aveugles, leur répond Jésus, vous n'auriez point de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons ; votre péché demeure. » (*Jean*, IX, 41). Mais aussi pour entendre et garder la parole du Maître ne suffit-il pas de l'écouter : « celui qui ne m'aime pas ne gardera ma parole... si quelqu'un m'aime, c'est celui-là qui gardera ma parole » (*Jean*, XV, 23-24). Qui ne connaît la parabole de la semence ? Des auditeurs, les uns entendent la parole, « mais le démon vient et l'enlève de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés » ; les autres ont reçu la parole avec joie, « mais ils n'ont point de racine : ils croient pour un temps et ils succombent à l'heure de la tentation. » Ceux-ci, après avoir entendu la parole, « s'en vont et la laissent étouffer par les soucis, les richesses, les plaisirs de la vie, et ils ne portent point de fruits. » Ceux-là, enfin, « ont entendu la parole avec un cœur bon et excellent, ils la gardent et portent du fruit avec persévérance » (*Luc.*, VIII, 9 et suiv. ; cf. *Matth.*, XIII, 18 et suiv. ; *Marc.*, IV, 10 et suiv.).

Garder la parole c'est donc « porter du fruit » ; et le Maître compare celui qui, ayant entendu la parole, la met en pratique « à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchainés contre cette maison, et elle n'a pas été renversée, car elle était fondée sur la pierre. Mais quiconque entend les paroles que je dis et ne les met pas en pratique, est semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tom-

bée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et ont battu cette maison, et elle a été renversée et grande a été sa ruine. » (*Matth.*, VII, 24-28, cf. *Luc.*, VI, 47-49).

IV

Si le sens général de l'enseignement qu'est venu apporter Jésus ne pouvait laisser place à aucune équivoque, puisqu'il s'agissait expressément de fonder sur cet enseignement un mode de vie, une pratique spirituelle qui assurât aux fidèles la possession de la vie éternelle, il n'est pas douteux cependant que le Maître « enseignait par diverses paraboles, selon que les auditeurs étaient capables de l'entendre. » (*Marc*, IV, 33). Et il semble qu'aux Apôtres seuls il ait été donné de connaître « le mystère du Royaume de Dieu » (*Marc*, IV, 10). On a conclu qu'il fallait distinguer, dans l'enseignement de Jésus, une partie ésotérique réservée au cercle étroit de ses familiers et une partie exotérique destinée à ceux « qui sont dehors ».

Il y a pourtant contre cette interprétation, des textes de l'Évangile qui paraissent tout-à-fait formels. Non seulement, dans une circonstance solennelle de sa vie, lorsque le Grand-Prêtre l'interroge sur sa doctrine, Jésus répond : « J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le Temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogés-tu ? Demande à ceux qui m'ont entendu, ce que je leur ai dit ; ils savent ce que j'ai enseigné. » (*Jean*, XVII, 20-21). Mais déjà, auparavant, il avait

insisté sur le caractère public de son enseignement : « Apporte-t-on la lampe pour la mettre sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur le chandelier ? Car il n'y a rien de caché qui ne doit être révélé, rien de secret qui ne doive venir au jour. » (*Marc*, IV, 21-22 ; cf *Luc*, XI, 23).

Peut-être serait-il permis de reconnaître ici comme une allusion à des doctrines que les Docteurs de la Loi gardaient jalousement cachées, à ceux qu'ils considéraient comme étant « tout entiers dans le péché ». Que signifie cette parole énigmatique de Jésus... à Nicodème à propos de la renaissance dans l'eau et l'Esprit Saint : « Tu es docteur en Israël et tu ignores ces choses ! » (*Jean*, III, 10). Et cette apostrophe aux mêmes Docteurs de la loi : « Malheur à vous, Docteurs de la Loi, parce que vous avez enlevé la clef de la science ; vous-mêmes n'êtes point entrés, et vous avez empêché ceux qui entraient. » (*Luc*, XI, 52). Si on allume la lampe et qu'on la met sur le chandelier, c'est afin que ceux qui entrent voient la lumière. « Pendant que je suis dans le monde, s'écrie Jésus, je suis la lumière du monde. » (*Jean*, IX, 5).

Mais, précisément, il faut « entrer » et non point « rester dehors », et à tous ceux qui frapperont » il est bien dit qu'on « ouvrira ». L'enseignement parabolique n'est donc qu'une méthode pédagogique qui a pour fin d'amener plus facilement les auditeurs à la compréhension de la grande Vérité que le Christ est venu apporter sur la terre pour le salut de tous les hommes. Nul n'est exclu que par sa faute du Royaume de Dieu : il suffit de croire pour être

sauvé. C'est de la foi à la divinité de Jésus, et non point de l'adhésion à une doctrine secrète, à laquelle seuls quelques privilégiés auraient été initiés, que dépend notre destinée éternelle. Et la condition de cette foi, c'est justement, non point une pénétration de pensée qui est refusée à la plupart des hommes, mais au contraire une simplicité d'esprit qui veut que « quiconque ne recevra pas le Royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas. » (*Marc*, X, 15 ; *Luc*, XVIII, 17).

V

Est-ce à dire que le Maître de Nazareth nous ait enseigné toutes choses ? « Tout ce que j'ai entendu de mon Père, dit-il à ses Apôtres, je vous l'ai fait connaître ». (*Jean*, XV, 15). Il avait les paroles de la vie éternelle et jamais homme n'a parlé comme lui. Mais ce n'est pas en vain qu'à plusieurs reprises il a reproché aux disciples, qu'il avait pourtant choisis lui-même, leur lenteur à comprendre : « n'avez-vous donc encore ni sens ni intelligence ? Votre cœur est-il encore aveugle ? Avez-vous des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre ? Et n'avez-vous point de mémoire ? » (*Marc*, VIII, 17-18). Au moment même où il va se séparer d'eux, après la Cène, il doit reprendre Philippe pour sa sottise question : « il y a longtemps que je suis avec vous, et vous ne m'avez point connu ? Philippe, celui qui me voit a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : montre-nous le Père ? » (*Jean* XIV, 9).

Il avait encore beaucoup de choses à dire, mais les siens ne pouvaient pas les porter ; et c'est pour-

quoi il leur annonce l'envoi de l'Esprit-Saint, qui procède du Père et qui demeurera toujours avec eux : « Quand le Consolateur, l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute la vérité. Car il ne parlera pas de lui-même ; mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous révélera les choses à venir. » (*Jean*, XVI, 12-13). La mission de l'Esprit-Saint achèvera et consommera la mission du Verbe incarné, quant à l'enseignement de l'humanité en marche vers son salut dans l'Eglise ; mais cet Esprit glorifiera le Fils de Dieu, « parce que, dit Jésus, il prendra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera. Tout ce que le Père a est à moi. C'est pourquoi j'ai dit qu'il prendra de ce qui est à moi et qu'il vous l'annoncera. » (*Jean*, XVI, 14-15). L'Esprit-Saint poursuivra son œuvre dans la lumière du Verbe, et ce sont encore les paroles du Maître que nous entendons dans l'effusion de l'Esprit.



Avec Marie, agenouillons-nous aux pieds du Seigneur pour écouter sa voix, dans le silence et le recueillement de notre âme ; car « une seule chose est nécessaire, et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point enlevée. » (*Luc.*, X, 42).

Gabriel HUAN.



Dioscures et Théraphim (I)

II. Les Açwins Védiques

आश्विनौ

D'après les documents hindous, les Açwins sont les deux fils jumeaux de la nymphe Açwini ou Vadhava, qui, sous la forme d'une jument, les conçut du soleil. Dans le Rig-Vêda, ils ont pour femme commune Sûryâ. Ils sont jeunes, brillants, rapides.

Selon Yaska, ils représentent la transition de l'obscurité à la lumière. Selon d'autres, ils symboliseraient le ciel et la terre, le jour et la nuit, etc... Ils sont appelés Svarvaidyû, Nâsatyû. Ils étaient les médecins des Dieux et on les invoquait pour leur pouvoir curatif, dont ils donnèrent mainte preuve (dont la plus fameuse fut de rendre la vigueur de la jeunesse au sage Çyavana, qui était devenu vieux et décrépît).

Astrologiquement, ils personnifient le signe zodiacal des Gémeaux. Leur sœur Ushas, est l'aurore personnifiée.

Dans le R. V., ils sont dits : « *prompts comme la pensée* » ; ils sont comparés au « *souffle vital* » et appelés « *les deux oiseaux célestes venant du ciel* ». Suivant un texte du R. V., leur char est attelé de

(1) Extrait du livre de A. SAVORET : « Du Menhir à la Croix », en vente aux ÉDITIONS HEUGEL.

cygnes. Leur fouet est l'éclair, et le miel qu'ils sont censés répandre sur leur passage est le symbole de la rosée. L'expression « RaThAM VaRShANAM » (char de la rosée) désigne leur char céleste.

Sans vouloir entrer dans des détails qui nous éloigneraient de notre sujet principal, nous résumerons rapidement ce qui précède :

1° Les Açwins sont des Dieux médecins ;

2° Ils sont en rapports directs avec *l'électricité atmosphérique* d'une part, avec *l'aurore et le crépuscule* d'autre part ;

3° Ils sont comparés au souffle vital ;

4° Ils sont ceux *qui distillent la rosée*, comme les Walkyries des légendes du Nord ;

5° Leur char est traîné soit par des chevaux blancs, soit par des cygnes (1).

हंसः

(1)

HAMSA. Le cygne et l'oie (qui échan-
gent souvent leurs noms), ont pour ra-
dical usuel HAS, GHAS, nasalisé sou-
vent en HANS, GHANS : irl. **geis**, anc.
ht all. **gans**, lat. **anser**, skr. **hamsa** ou **hansa**, suéd. **gas**.

Ce radical se relie à un terme qui signifie **esprit, souf-
fie, fantôme, fluide, feu éthéré**. Cf. an. **ghost**, all. **Geist**,
suéd. **gassa** et **hassja**.

La forme tudesque du nom du cygne **Svan**, **schwan**,
(***swan**) signifie blancheur, charme, grâce.

Dans l'Inde, l'oiseau symbolique **hamsa** est considéré
comme le véhicule de **Brahman** : C'est l'âme universelle,
véhicule de l'Esprit universel. A l'approche des tem-
pêtes, il est dit s'envoler vers le lac **Mânasa** (la sphère
intellectuelle supérieure). D'après une certaine école,
hamsa, dans l'homme individuel, représente l'énergie
intellectuelle de l'être humain, en tant qu'elle contrôle
le rythme du souffle vital et sa localisation dans les sept
nodus fluidiques (**çakram**).

Le symbolisme du cygne comme image du souffle

Ajoutons à ceci que leur nom de *Násatyû* est dérivé d'un verbe qui signifie assister, seconder, secourir, corroborer. Le gothique *ga-nisan* signifie « être sauvé ». Le hollandais *genesen* signifie « guérir ». Le gallois *noddi*, signifie protéger et les inscriptions gauloises et insulaires nous font connaître un dieu *Nodens* ou *Nudens*, qu'on a déjà rapproché du *Nuadh* à la main d'argent des traditions irlandaises. On pourrait rappeler encore le nom de *Dionysos* (une des appellations de Ram) qui pourrait se

vital est au moins aussi ancien en Europe que dans l'Inde. On le trouve exprimé dans des cryptes funéraires que les savants attribuent à la période néolithique. Chose plus curieuse, on le trouve également associé aux Dioscures : Sur une lame de faucille ou de rasoir (?), retrouvée au *Jutland*, on voit représentée une nacelle attelée d'un cygne, tandis qu'une autre montre la même nacelle, dans laquelle se tiennent les deux Dioscures.

Eschyle, dans son *Prométhée*, parle des trois vierges-cygnes du Nord de l'Europe, filles de *Phorkys*. Il s'agit probablement des Walkyries, et tout le monde connaît, par ailleurs, la légende du chevalier au cygne *Lohengrin*.

Nous ne croyons pas sortir des bornes de notre sujet, en notant ici que la transcription grecque *Phorkys* correspond au *Pardjanya* védique et à la divinité germanoslave du tonnerre : *Fjorgynn* ou *Perkuns*, dont la déesse *Perchta* (l'éblouissante), semble la parèdre. Chose curieuse, l'hébreu *BeRQ*, très proche de ces noms symboliques, est un des noms de l'éclair et pourrait se traduire librement : l'éther (*RaQ*) en mouvement (*BA*). Enfin *Lohengrin* pourrait signifier celui à la crinière flamboyante.

En celtique de l'Ouest, un des noms du cygne : *elerc'h* (probablement pour un plus ancien *ÆD-ARG*, *ED-ERC'H*, par mutation de *d* en *l*, comme dans *lacryma* comp. à *dakruô*), s'appuie sur la même racine que le germanique *Perchta*, *Pracht*, et le grec *Phorkys*. On sait que la chute du *P* initial indo-européen est une des particularités du celtique de l'Ouest. C'est ainsi qu'on

traduire « *Le guérisseur divin* », équivalent du biblique A-REPh-KShAD.

Au point de vue symbolique, l'épouse commune des *açwins*, Sûryâ, se réfère au *Sûryâ-Akaça*, l'énergie subtile irradiée par le soleil. Leur nom de *Svar-vaidyâ*, peut signifier : la science des deux énergies complémentaires du Ciel solaire... On peut comparer ces données avec celles de la *Table d'Emeraude* : « *Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent l'a porté dans son sein, la terre est sa nourrice... Il monte de la terre au ciel et descend du ciel en terre...* »

En somme, les *Açwins* symbolisent l'alternance du souffle vital dans l'homme (d'où leur rôle comme médecins), et au physique, le rythme respiratoire.

Dans la nature, ils représentent l'aspir et l'expir terrestre, c'est-à-dire les deux changements de courant de la force tellurique : du soleil vers la terre et inversement, précédant l'aurore et le crépuscule. Magiquement, ils sont l'emblème des orages magnétiques et électriques, la personnification du double feu astral et de sa direction.

Ils sont en cela analogues au Baphomet, dont le double geste allume le feu d'en-haut et d'en-bas. Ils sont donc une des clefs du *Solve-Coagula* des hermétistes.

explique le nom de montagne gaulois *arcunia* par le gothique *fairguni*.

En gallois, *argan* signifie « très-brillant », *arian* signifie « argent », et la constellation de la couronne boréale est appelée : « *caer arianrod* » : le château de l'orbe d'argent. — Le grec *argos* (pour *F-argos*) tient aux mêmes racines.

LA LOI UNIVERSELLE

(SUITE)

Saint Paul, dans une de ses épîtres, dit : « *La Nature seule ne pouvait révéler Dieu aux hommes, et ils sont excusables de ne pas le comprendre* », mais lorsque la science humaine est impuissante et que la raison épuisée s'arrête, alors la Foi ouvre ses ailes et l'amour trouve ce que la raison cherche et qui échappe à la science : C'est dans l'Esprit du Christ, c'est dans la Vérité que Dieu réside. La vie et le développement de l'intelligence c'est la parole ; le Verbe éternel, c'est Dieu.

La véritable piété, c'est d'atténuer les conséquences de la faute originelle, de coopérer au relèvement de la Nature — cette nature qui n'avait pas été créée pour les affres de la souffrance, mais bien pour la joie et l'amour.

L'homme créé « droit » s'est délibérément incliné vers la terre ; c'est à cette dégradation du chef-d'œuvre primitif qu'il faut porter remède. Une telle œuvre consiste à vaincre la nature, dans ce qu'elle a de fatal, et à y faire rayonner la Lumière du Verbe. C'est pourquoi les œuvres ainsi orientées acquièrent une double valeur, pour la terre et pour le Ciel.

Nous pouvons participer à la vie divine par le baptême de l'Esprit, qui présuppose le renoncement à ce qui n'est pas Lui. C'est alors que le Christ peut nous enter sur l'olivier divin ; cette vie nouvelle éclore en nous, c'est la Grâce divine s'infusant dans la nature entière pour la transformer. Comme la vie

naturelle, cette vie nouvelle a sa naissance et son développement, ses opérations propres et leurs entraves — nos chutes répétées. Pour vivre pleinement, il ne suffit point de n'être pas malade, il faut encore exercer ses facultés et agir. Il en est de même dans la vie surnaturelle.

Pour arriver à la Vie, il faut se soumettre à la Loi Universelle ; pour connaître la Vérité, il faut suivre Jésus-Christ et être son disciple en triomphant des illusions de ce monde, des pièges de la vie élémentaire ; il faut implorer le secours du Ciel avec humilité et confiance, en se rappelant que la vie du divin modèle ne fut ici-bas qu'une agonie ininterrompue. C'est ainsi que le serviteur arrive à comprendre qu'il n'est pas plus que le Maître. Enfin, il faut mettre en pratique les paroles et les enseignements du Sauveur, car c'est à cette mise en pratique que se révèle la fidélité de notre amour.

En rompant le pain symbolique, Jésus dit à ses disciples : « Faites ceci en mémoire de moi ! ». C'était leur donner à entendre « vous aussi, crucifiez en vous les éléments et offrez-vous en holocauste pour la pacification de la terre ». Les vrais amis du Christ, ceux qui mettent sa parole en action, ont une vie toute pétrie de sacrifices et d'immolations ; c'est par là qu'ils deviennent les ministres du Ciel dans ses rapports avec la terre, les intermédiaires de la terre, dans ses rapports avec le Ciel. Tous les saints ont expérimenté qu'aimer c'est souffrir, monter, c'est s'immoler. Le divin Rédempteur a immolé, sur la croix, tout ce qui était en lui : ce ne sont pas des dons que Dieu veut pour s'unir à nous : c'est nous-mêmes.

L'homme ne doit pas seulement connaître, mais aussi devenir ; il doit conquérir la force par la lutte et le renoncement et, pour qu'il possède la Vérité, il faut qu'elle devienne une partie de son être intime, car la Vérité ne s'apprend ni ne se donne : on la trouve en soi-même, comme on y trouve la vie divine. Le *moi* terrestre doit passer par la mort pour ressusciter, il doit subir l'engloutissement pour que puisse s'accomplir la seconde naissance ; mais la science divine est un gouffre qui ne rend au jour que les héroïques, les persévérants, les humbles : les vrais enfants de Dieu. Quant à l'homme faible ou pervers, il joue sa vie et sa raison en l'abordant.

Pour conquérir sa liberté et pour vaincre son destin, l'homme doit être mis en contact avec les forces cachées de l'univers, il faut qu'il soit aidé pour atteindre la perception spirituelle directe ; pour pénétrer dans l'au-delà et s'y mouvoir sans danger, il faut, en effet, la maîtrise intérieure de soi-même, cette *possession de nos âmes, par la patience*, que nous recommande Jésus.

Nos penchants nous portent vers la terre, mais notre *désir* central tourné vers le Ciel, nous place dans la main de Dieu qui nous attire à Lui, à condition que nous ne substituions pas notre volonté à la Sienne. Le Ciel sur terre, c'est la pensée divine se révélant à notre esprit, l'amour divin se rendant sensible à notre âme, c'est, en nous, le désir de la Vérité rencontrant son objet, car le désir *pur* est attiré par l'Esprit, comme le fer *pur* est attiré par l'aimant.

Aussi, y a-t-il dans la vie spirituelle un abandon de tout notre être à Dieu, un bonheur paisible que

peut seul goûter celui qui en fait l'expérience. C'est surtout aux heures d'épreuve et de lassitude qu'on arrive à saisir en quoi consiste ce repos entre les bras de la divine Sollicitude, et l'abîme qui le sépare des circonstances extérieures : là, tout s'oublie et l'ouragan qui souffle à l'extérieur bat inutilement les murs du sanctuaire que réchauffe la flamme paisible de l'amour divin.

Mais, pour se donner à Dieu, il faut savoir et vouloir ; il faut comprendre et, surtout, aimer ; alors l'abandon conduit à la béatitude, quoique cet abandon, ce détachement ne se confonde jamais avec l'inactivité. C'est, au contraire, la prodigieuse souplesse, l'activité libérée de l'intelligence humaine au sein de la vie spirituelle, qui la baigne de toutes parts, l'éclaire et la revivifie — cette vie spirituelle qui est la Vie *réelle*. La vie spirituelle n'est pas un ralentissement, un affaiblissement des activités profondes de l'homme, mais, au contraire, une source d'énergie morale ; son objet, c'est de corriger, de rectifier, de purifier. L'homme spirituel se garde de soi-même, car si l'homme arrive à se vaincre, il triomphe aisément du reste et devient maître du monde, pourvu qu'il demeure dans l'humilité. Ceux qui n'ont pas le courage de s'évader d'eux-mêmes, de cet amour de soi qui est la racine de tous les maux, ceux-là demeurent dans leurs propres entraves, sans pouvoir s'élever au-dessus des contingences terrestres : « *Recueillez vos sens* » dit le prophète, et ce recueillement consiste en deux choses : *travailler* et *lutter* ! Le point central vers lequel tout converge, c'est la lutte perpétuelle du Bien et du Mal. Jamais la grâce de Dieu ne manque à celui qui

passer sur la terre comme un voyageur, concentrant toutes ses forces pour arriver à son but, sans se disperser dans les choses terrestres, les biens illusoire qui éparpillent les forces vives du cœur et font errer l'âme, sans boussole et sans direction.

C'est à regret que la nature meurt à sa propre existence, elle répugne à se voir réfrénée ou vaincue ; elle fuit l'humiliation et la soumission, elle se résigne difficilement, en chacun de nous, à servir le prochain au lieu de s'en servir. Ce moteur inférieur travaille à son propre intérêt ; sa cupidité calcule d'avance les gains que pourront lui valoir les vicissitudes et les revers du prochain ; elle veut toujours amasser, toujours dominer. Qu'elle est prompte à recevoir et lente à donner ! Mais la grâce de Dieu est la force qui vient changer le cœur de l'homme, elle l'arrache de la terre pour le porter au ciel, et, plus la nature est domptée, plus la grâce se répand avec abondance, plus nous nous rapprochons du Créateur. La force divine améliore les lois de cette nature accessoire sans les détruire ; et ce perfectionnement consiste à corriger son tempérament et à former son caractère, avec le secours du Ciel ; car pour transformer l'homme charnel en homme spirituel, les facultés de l'être terrestre sont impuissantes ; c'est dans la chair que réside la force du mal, de cet égoïsme qui lutte contre la force de l'esprit humain et maîtrise son âme en la soumettant aux sens. Sans le secours de la force divine, il est impossible à l'homme de résister, car sa chair est soumise aux lois des sens bien plus qu'à la raison, qu'à cette étincelle céleste enfoncée dans la cendre et environnée

de ténèbres ; cependant cette raison peut encore distinguer le Bien du Mal, les erreurs de la vérité, mais affaiblie par les passions, elle ne peut pas faire tout le bien qu'elle voudrait, sans l'aide de la Providence.

L'homme, résumé de l'univers, a en lui toutes les vies éparses : minérale, végétale, animale et intellectuelle ; *c'est la vie de la nature* ; mais à ces vies naturelles vient s'ajouter, par le baptême de l'Esprit, la vie surnaturelle ou la transformation de la nature inférieure en nature supérieure. Il n'y a pas de superposition de toutes ces vies dans l'homme, simplement la supérieure contient l'inférieure et doit la perfectionner sans l'anéantir ; mais si la vie inférieure peut agir sans la supérieure, celle-ci ne peut rien faire sans l'inférieure : l'homme peut végéter sans penser, mais il ne peut pas penser sans végéter.

Tel le progrès du corps dans la vie de croissance, dans la vie spirituelle l'âme grandit en grâce et en vertus, à mesure que la force divine s'accroît en elle, unie à la volonté. La science divine est plus qu'un simple enseignement, c'est la création, la transformation d'une âme dans la Réalité ; c'est son éclosion sur le plan supérieur ; c'est son efflorescence dans le monde divin. On peut dire de l'Initiation véritable que c'est un entraînement graduel de tout l'être humain vers les sommets, d'où l'on peut dominer la vie ; c'est une refonte totale de l'être physique, moral et intellectuel de l'homme, par l'exercice simultané de la volonté, de l'intuition et du raisonnement ; grâce à la complète concordance de ces trois forces, l'homme peut développer ses facultés, jusqu'à des limites incalculables, car l'âme a des

sens endormis que réveille l'Initiation ; mais le corps humain est une machine dont l'âme doit être le mécanicien, sous peine de devenir elle-même la machine du corps ; et si l'aveugle conduit l'aveugle, tous deux tombent dans la fosse, comme c'est le cas pour la généralité des humains.

(à suivre).

Madame D...

JOACHIM DE FLORE

A l'heure où disparaît le soleil, Joachim,
L'âme emportée au loin sur les ailes du rêve,
Contemple à l'horizon la brume qui s'élève...
O ! s'il en surgissait quelqu'un des khéroubim !...

Voici qu'en l'incendie ourlant sa rouge nappe
D'un glorieux feston tissé de soie et d'or,
Se dresse, vision plus triomphale encor,
Un khéroub qu'un manteau fait de lumière drape...

Et puis, des sons plus doux que musette et hautbois...
L'ange tient un cratère aux reflets de topaze,
S'approche du voyant immobile en extase,
Sourit et, lui tendant le breuvage, dit : « Bois !

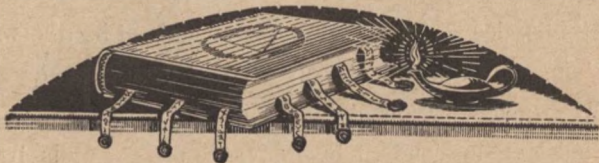
« Bois, c'est ici le vin qu'un jour à ses fidèles
Christ promet de verser au céleste festin.
Mon frère Joachim, bois, puisque les destins
T'offrent dès ici-bas la liqueur éternelle !

« Bois ! pour toi s'ouvriront les mystères prédits,
Tu connaîtras les fins et les sources des choses,
Ta nuit s'éclairera de la splendeur des gnosés
Et tu sauras tous les secrets du paradis ! »

Il y trempe sa lèvre et repousse la coupe.
« J'en pris une gorgée et n'en désire plus,
Pour ne point devancer le jour où les élus,
S'il plaît à Dieu, me recevront parmi leur troupe.

« Tout savoir, n'ignorer rien de la vérité,
Est charge trop pesante à qui la porte toute.
Je veux boire le vin merveilleux goutte à goutte
Et ne pas l'épuiser en une éternité ! »

E. BIRMAN DE RELLES.





L'Exemple de St-Vincent de Paul

Quelques récentes études vivantes et de nombreux ouvrages documentaires, dans les deux siècles précédents, parlent de cette figure attachante bien mieux, en fait, que je ne puis le faire ici en quelques lignes. Mais n'y a-t-il pas toujours à dire ? et puis, considérant les Saints sous une forme presque anonyme et de volonté divine, n'est-il pas intéressant d'aborder le type le plus populaire en France ? Il l'était par l'équilibre de ses actes, aussi par le bon sens dont il ne se départit jamais.

Avouons, pour suivre notre idée glorificatrice de la Providence, qu'elle s'adapte au grand siècle, comme aux autres, d'une manière précise et non moins noble que le cadre.

En considérant les traits de Saint Vincent de Paul, il n'y a cependant rien d'imposant, on y remarque même, en plus d'une lourdeur massive, de la tristesse, presque de l'hypocondrie ! la tête de ce paysan tenace et madré donne les signes d'avarice et de méfiance ; d'une sensualité qu'il avouera du reste combattre perpétuellement, d'une finasserie peu franche. Seul le front peut compenser et tempérer ces vices profonds, mais cela ne suffisant pas, il faut surtout compter sur la volonté d'en-haut. Car physiognomie, phrénologie, psychologie arrivent à divaguer gauchement quand il s'agit d'un de ces êtres que la lumière intérieure transmue. En fait, tout peut être inscrit sur une figure sans que rien de mauvais n'apparaisse réellement, des qualités ex-

ceptionnelles peuvent au contraire grandir, jusqu'à déconcerter l'observateur le plus avisé.

« Le vent souffle où il veut » et le vent avait fortement soufflé, ce 24 avril 1576, du côté des Landes, dans un petit village des environs de Dax.

Vincent était le troisième enfant d'une famille nombreuse, rang que les mystiques prennent souvent, où, pour mieux dire, choix que la Providence fait en la personne de ses agents de liaison spirituels.

Le chef de cette maison paysanne était pauvre, et sur la terre ingrate, comme lui, les enfants durent très tôt se mettre à l'ouvrage. Notre Saint se dira très humblement le « gardien de porcs », « le lourd paysan ». Il est à remarquer que si, dans les premiers siècles, la plupart des religieux sont de souches nobles, par contre, aux époques aristocratiques et monarchiques, le recrutement semble se faire dans le peuple.

Doué d'un tempérament particulièrement fort et intelligent, le jeune Vincent est de suite envoyé par son curé à l'école de théologie, puis, ayant accédé aux ordres mineurs, nous le voyons terminer ses études en l'austère couvent de Saragosse où depuis Pierre d'Alcantara, Raymond Lulle, Saint-Dominique et autres grands maîtres de la parole, la dialectique espagnole maintenait sa réputation.

La ville rose, la ville des reliques, Toulouse voit son retour, entend sa première messe. Il a 24 ans, son orientation évangélique n'est cependant pas encore nettement marquée, puisqu'à l'annonce d'un héritage difficile, il part pour Marseille défendre ses intérêts.

Saint Vincent de Paul défendre ses intérêts après

ce que nous connaissons de lui ! cela semble une gageure et cependant cela est, c'est même ce geste de la terre qui va le précipiter vers cette vocation que nous admirons et qui le différencie tellement des autres !

Tout le monde connaît la course en vue des côtes provençales où la galère qui le ramenait à Cette est abordée et prise par les Turcs, ainsi que tous les occupants, vendus ensuite comme esclaves sur les marchés du Maroc. Nous le voyons passer ainsi de main en main ; la fameuse lettre, trop explicite à son gré, puisqu'il la réclame avec instance pour la détruire, raconte tout au long sa vie en Orient et principalement la période où, chez un alchimiste arabe, il participe à des recherches mystérieuses. Il y a là un bien attachant rapport avec l'occulte ! — Trop intelligent pour ne pas s'intéresser au travail de l'athanor transformant la matière, il dut voir et entendre, connaître certains secrets importants ; mais qu'est cela, il est vrai, devant la joie de servir le Christ et de tout abandonner pour le suivre. Enfin, un renégat niçois, bon garçon au demeurant et qu'il convertira du reste, l'achète et le remmène sur les côtes de France. Il aborde à Aigues-Mortes de glorieuse mémoire, puis remonte à Avignon ; là, mis en rapport avec un légat de Rome de passage, sa mission va commencer puisque, quelque temps après, nous le voyons dans la ville éternelle auprès du Saint-Siège.

Le pape, pressentant ses qualités diplomatiques, le délègue au Béarnais qui vient de prendre possession de son royaume. Après l'Espagne outrancière, après l'Afrique païenne et la dogmatique Italie, le voici

à la Cour de France, d'où, inspiré par ce premier contact, il écrira à temps perdu « L'Art de traiter avec les puissances du monde ». De l'autre côté du fleuve et face au vieux Louvre, la reine Margot s'est fait construire un palais où, sous la raison des lettres, l'on s'amuse fort et le saint homme, envoyé là par le roi, y vient mettre bon ordre. Oh ! très courtoisement, très évangéliquement peut-on dire, et quoiqu'il se dise « le fagot d'épines ».

C'est à cette époque que Saint François de Sales passe très heureusement dans sa vie spirituelle et, de cela, des rapports très savoureux nous restent de la part des deux hommes de prière. Le cardinal de Bérulle, moins éclairé, le nomme pour peu de temps curé de Clichy.

La vieille église aux murs épais, le presbytère et l'arbre qu'il planta, peuvent encore vous parler de sa bonté proverbiale et cette paix communicative peut encore vous atteindre si vous y allez.

Enfin, et c'est là que son activité va s'épanouir, le voici chez Monsieur de Goudis, général des galères ; de précepteur il devient le directeur de conscience, l'ami de toute la famille. Je ne reviendrai pas sur son œuvre la plus connue, dans les prisons de Saint-Lazare et de Marseille, sur les anecdotes aux bancs des galériens. Cependant il est nécessaire de faire constater que Saint Vincent de Paul ne se présente pas en redresseur de torts, sans prendre parti, comme le font bon nombre de théoriciens utopistes, cela pour le grand mal de l'évolution générale, il agit ! Servant les principes évangéliques d'amour et de fraternité, cet homme du peuple n'ignore pas l'inégalité, l'injustice sociales, mais.

voyant et comprenant les raisons profondes de ce désordre apparent, il tâche seulement d'en apaiser les excès, ce qui nous semble être la marque véritable du serviteur chrétien. Attendant les uns, ceux qui, momentanément, dirigent, soutenant les autres, les faibles qui se révoltent en accentuant leurs charges, il arrive à faire accepter aux hommes un destin souvent incompréhensible, mais logique et réversible par le retour perfectionnant.

En même temps, il mène à bien le redressement du clergé, subissant par trop l'influence de la noblesse ou de la ville. Des retraites diocésaines sont organisées suivant « sa petite méthode ». Pour les futures générations il fonde le séminaire de Beauvais où, tout en cirant les bottes de ceux qu'il nomme ses enfants, il leur insuffle le goût de l'apostolat. Et sans hâte, toujours égal à lui-même, il passe du bouge où l'on souffre, aux appartements de Louis XIII qui s'ennuie, portant toujours sa même vieille soutane rapiécée et se traitant de « vilain maroufle » quand il se voit dans une glace. Cela ne l'empêche, du reste, d'avoir son franc-parler quand il le faut ; aux époques de la Fronde et vis-à-vis des intrigues des évêchés, il tient tête à la reine et au cardinal Mazarin. « Je tremble que ce damnable trafic des évêchés n'attire la malédiction de Dieu sur le royaume » ; n'est-ce pas dans la peur du jugement, la perspective révolutionnaire !

Port-Royal, et les discussions que cela entraîne, le mettent en peine et son bon sens essaie, là encore, un redressement ; lettres et visites se succèdent.

Mais là où sa psychologie et son organisation touchent au génie, c'est surtout dans l'institution des

salons de bienfaisance où par snobisme, marquises, duchesses et baronnes viennent s'agiter autour de lui au nom de la charité. Laisant faire, flattant même leur vanité mondaine « faisons des amis avec les richesses injustes ! » il leur substitue peu à peu des doublures, sous prétexte de les décharger des visites aux pauvres, se chargeant lui-même du choix de ces femmes, il les façonne, les entraîne « Sachez, mes filles, que Dieu a commencé son Eglise par des pauvres et, dites-vous à vous-mêmes, parce que je ne suis rien, Dieu m'a choisie pour rendre service ». Par ce nouveau tour de passe-passe il prépare peu à peu, et toujours sous le patronage des grandes dames, le fameux ordre qui, sous son nom, demeure agissant et zélé.

Alors que la guerre de 30 ans sévit dans tout le Nord, laissant comme après le dernier drame de 1914 ruines et misères, il se dépense sans compter pour drainer l'argent nécessaire aux populations sinistrées, plus de dix millions, disent ses historiens, passent par ses mains secourables. « Il faudrait vendre jusqu'aux calices pour les assister », dit-il en parlant des malheureux qu'il visite. Là encore, il fait le geste compensateur, réparant sans critiques et priant Celui qui peut changer les événements suivant Sa volonté.

On le représente souvent portant, sous les plis de son manteau, un petit enfant à moitié nu ! C'est qu'il y a bien là encore le rappel d'une de ses fondations, celle qui lui était la plus chère, croit-on, « La couche » faite pour la protection et le secours des enfants abandonnés, (prémices de l'Assistance publique), fut mise sur pied par ce cerveau étonnant et

toujours en quête de protection ; toutes ces œuvres demeurent du reste, alors que bien des rouages puissants disparaîtront.

Cependant, il n'y avait pas de principes américains de publicité tapageuse ; cela part d'une pauvre cellule étroite et mal éclairée, où le promoteur ne peut faire autrement que de se reposer quatre heures par nuit, sur une paille à même le sol. De plus, avant de s'occuper de toutes ces choses absorbantes, avant de recevoir ou lire le courrier chargé de rapports et de comptes, il donne trois heures d'raison à genoux !...

Que ceux qui arguent d'un manque de temps pour prier méditent cet exemple et les résultats !

De l'Afrique et de ses nombreux voyages, il a rapporté la fièvre, dite malaria, et qu'il nomme dédaigneusement « sa fiévrotte » ; il met au même rang réprobatif le maigre équipage que ses amis le forcent de prendre pour vaquer à ses multiples occupations et qu'il baptise son « humiliation ».

C'est que son corps, miné sans ménagement, est usé, perclus de douleurs et de maux, ce qui ne l'empêche du reste de dépasser 84 ans le 27 septembre 1660, jour où il rend à Dieu son esprit obéissant, en murmurant « J'ai confiance ».

Sa prière quotidienne : « O mon Sauveur ! Faites-nous la grâce de nous défaire de nous-mêmes. Faites s'il vous plaît que nous nous haïssions, afin de vous aimer plus parfaitement, vous qui êtes la source de toute possession et l'ennemi de la sensualité ! Donnez-nous l'esprit de mortification et la grâce de résister à cet amour-propre, qui est la racine de toutes nos sensualités ». Cela en dit long sur les

luttres profondes qu'il eut avec lui-même ; et tout en donnant extérieurement l'impression du calme et de la sérénité, les différents écrits qui restent font pressentir le drame d'une âme toujours inquiète de sa faiblesse, et cependant désireuse de faire honneur à la tâche que le Ciel attendait d'elle.

Méditons un tel exemple et considérons dans cet effort la persévérance du courage qui, aidé par Dieu, ne se départit jamais.

(à suivre).

MAX CAMIS.

LE VISAGE DU SILENCE (I)

Sous ce titre, Dhan-Gopal Mukerji nous donne une très-intéressante « Vie de Rama Krishna », le déjà légendaire « saint » indou.

La traduction de Madame G. Godet, souple et aisée, nous permet de goûter au mieux la saveur de l'original anglais.

Ce nouvel « appel de l'Orient » est un des livres les plus prenants qui soient. Son attrait est indéniabie et un somptueux drapé poétique, un arc-en-ciel de fines remarques et d'anecdotes, savamment choisies, adoucissent certains angles où se blessent parfois notre sensibilité occidentale et notre foi chrétienne.

(1) DHAN GOPAL MUKERJI. — **Le Visage du Silence.** Vie de Rama Krishna. Traduit de l'anglais par Mme Gabrielle Godet.

Un volume in-8 écu, collection Orient N° 8, broché franco 15 francs, relié, 30 francs. ÉDITIONS VICTOR ATTINGER.

Ce livre n'est pas écrit par un Indou pour ses frères de race. Traduit en anglais et en français, il veut être le reflet du « message » de Rama Krishna à l'Occident. C'est donc de notre point de vue occidental qu'il convient de l'examiner, sans parti pris.

Tout d'abord, notons qu'en fait de « message », l'Occident a reçu le sien, voici bientôt deux mille ans. Qu'il n'ait pas toujours été compris, même par ceux qui ont assumé la tâche immense de l'interpréter, c'est l'évidence même. Aussi, chaque siècle a eu ses saints, ses docteurs, qui, joignant l'exemple au précepte, ont donné de ce message les commentaires qui correspondaient aux besoins réels de leur temps. Tout autre message doit donc être examiné par nous avec bienveillance, mais aussi avec une vigilante prudence.

Tout d'abord, la lettre d'envoi du livre nous parle, à propos de Rama Krishna, de « saints qui sont des *incarnations de Dieu* ». Ceci est inexact. Du point de vue chrétien, il n'y a qu'une seule « incarnation de Dieu », Jésus-Christ, « son fils unique », suivant les termes précis du symbole des apôtres ; le « saint » ne peut être uni à Dieu *que par Lui*, puisqu'il a dit : « *vous ne pouvez rien sans moi* » et « *nul ne va au Père que par le Fils* ».

Parcourons rapidement le livre.

Au premier chapitre, nous faisons connaissance avec le monastère de Rama Krishna et le mode d'existence des moines : deux heures de méditation le matin, deux heures d'enseignement intellectuel et de discussion du *Vedanta* dans l'après-midi, exercices de concentration et de contemplation dans la

soirée. Leur existence n'est pas purement contemplative, si quelque fléau vient à frapper l'Inde, « prompts comme l'aigle fondant sur sa proie, ils apportent des secours aux sinistrés. »

« Le mal conjuré — poursuit l'auteur — ils s'en reviennent tranquillement au monastère, *pour y vivre face à face avec eux-mêmes...* En un mot, *ce sont des hommes libres.* »

Ce sont certes d'aimables moines, souriants et compatissants, *extérieurement* analogues à beaucoup de moines chrétiens. Ils ne sont pas « libres » pour cela, nul ne sait ce qui se passe en eux et, au surplus, le Christ, seul, peut libérer. C'est donc, pour nous, de leur attitude envers le Christ que doit dépendre le degré de liberté que nous pouvons leur supposer. Nous verrons cela plus loin. Poursuivons.

Au chapitre trois, signalons une magnifique description de la déesse Kali, personnification du Temps et symbole de la marche des choses créées.

Il faut évidemment un être de l'élévation de Rama Krishna pour pressentir, à travers elle, l'au-delà des choses, l'au-delà du Temps. La longue description que lui consacre l'auteur est digne de son sujet, tout commentaire serait ici superflu.

Dhan-Gopal Mukerji continue ensuite à nous faire connaître Rama Krishna, au moyen d'anecdotes charmantes, où se détache la bonhomie malicieuse et le profond bon sens du maître. Citons celle-ci, particulièrement caractéristique :

Un de ses jeunes élèves était allé faire des achats. Il dédaigna de marchander, jugeant cela comme une chose fort matérielle et, par conséquent, au-des-

sous de sa dignité. Dès son retour au monastère de Dakshinesvar, le maître voulut savoir pourquoi il avait payé si cher pour si peu de choses. Le jeune apôtre répondit : « Je n'ai point marchandé, maître... Ce ne serait pas agir selon l'esprit. ». « Quoi ! répondit Rama Krishna, tu t'imagines que parce que tu négliges l'art de marchander, Dieu fera de toi un saint ? Allons donc ! l'homme vraiment saint est celui qui n'a de dédain pour rien. Tant que tu vas et viens dans le bazar de la vie, tu dois apprendre à en connaître à fond les lois. Garde-toi de confondre l'idiotie avec la sainteté ! »

Le quatrième chapitre nous narre comment, à l'âge de trente ans, Rama Krishna fit sa première expérience de l'illumination.

« Ayant accompli tous les rites matinaux du Temple, il s'assit devant la déesse Kali et lui dit : « O Mère, si je n'ai pas reçu aujourd'hui même l'illumination, je m'enlèverai la vie demain. J'ai maintenant passé douze années en prières et en méditation. J'ai pratiqué toutes les austérités que chacun des Gouros rencontrés m'a prescrites. J'ai vécu selon les enseignements des saints livres que tu as révélés aux hommes. Malgré tout cela, Mère, tu ne m'as point accordé la vision de ta face... »

« Subitement, le bras de pierre de la déesse remua... Ses lèvres se changèrent en deux brûlants pétales de lumière... Puis la lumière dansa et courut tout le long du corps de Kali... le flamboiement s'étendit, gagnant en un instant tout le sanctuaire... Partout où regardait Rama Krishna, il n'y avait plus que lumière, lumière, encore lumière ! »

Cette injonction à Kali est très amusante. Comment ne pas la mettre en opposition avec l'attitude du chrétien (nous voulons dire du vrai chrétien) : « Que votre volonté soit faite ! » Toutes les macérations, tous les renoncements de Rama Krishna, quelle que soit leur sublimité, sont entachés, dans leur principe, par ce fait qu'ils ne constituent pas de vrais sacrifices, mais des marchandages : c'est le renoncement à ceci, à condition d'obtenir cela.

Pareil à ces moines naïfs de nos contrées qui passent leur vie à dompter leur chair dans le but d'éviter l'enfer ou de « gagner » le paradis, notre héros en arrive à penser que la « révélation » lui est bien due, et qu'il l'a payée assez cher pour être en droit de l'exiger ou de se déclarer frustré.

Aussi, dans l'« illumination » sur laquelle s'étend complaisamment l'auteur, est-il difficile de voir autre chose qu'une exaltation, une exacerbation cérébrale. Notons à la base la volonté de voir, beaucoup plus que le désir d'aimer. Or, qui veut voir, à toute force, surtout s'il suit certains entraînements, arrive fatalement à « voir ». La valeur propre de cette vision n'est pas convaincante. Passer douze ans à concentrer sa pensée sur une image, donne à la substance mentale la force nécessaire pour la former, à la volonté la force nécessaire pour l'extérioriser. Elle n'en reste pas moins subjective dans son essence, quelque objective que soit son apparence.

Former et dissoudre de telles images est l'a, b, c, de l'initiation lamaïque, pour ne citer que celle-là. Mais au moins le lama n'est pas dupe de sa création.

Cet intérêt personnel, que la psychologie primaire d'un occidental « moyen » peut aisément démêler à

l'origine des macérations du « saint », nous en trouvons un reflet dans l'attitude de ceux qui viennent l'admirer, comme dans celle de ses protecteurs : « *Vous êtes les bienvenus — disaient ces derniers aux pèlerins — ne nous remerciez pas ; nous ne désirons QUE NOUS ACQUÉRIR DES MÉRITES en servant NOTRE saint* ». (page 46).

En somme, la différence fondamentale entre les mobiles de Rama Krishna et ceux de ses admirateurs, est celle qui sépare les convoitises grossières des convoitises spirituelles — qui ne sont peut-être pas les moins dangereuses.

Nous assistons ensuite à la rencontre de notre « saint » avec un mystérieux étranger, auquel il devra dé connaître le *Samadhi* (l'extase de l'Unité Parfaite, de l'Identification suprême avec la Divinité).

A la proposition de l'étranger, Rama Krishna répond d'un bel élan : « *Mais, que gagnerais-je à atteindre l'Unité Parfaite ?* ». Ainsi, nous ne sortons pas des calculs intéressés, si hautement spirituel que semble le domaine où s'échafaudent ces calculs !

Après l'avoir convaincu, le très singulier Gourou lui propose de l'initier à l'*Advaita Védanta* — la science de l'Identité. Il lui explique que, lorsqu'il a passé par le *Samadhi*, l'homme ne se sent plus seulement une part de la Divinité, « *il se sent tout entier Dieu*. Il est devenu l'épine dorsale de l'Univers. »

Le Tentateur ne parlerait pas autrement...

Tatapuri (c'était le nom donné par Rama Krishna au Gourou inconnu), vit avec une certaine stupeur notre « saint » lui objecter qu'il lui fallait d'abord le consentement de la Divine Mère. Celle-ci le lui

permet. Notons que cela coïncidait avec son propre désir, et qu'à notre sens la Divine Mère ne pouvait guère vouloir autre chose que ce qu'il désirait... On est rarement en désaccord avec les dieux qu'on a « objectivés » !

Quoi qu'il en soit, dit l'auteur, le Gourou, grand védantiste « ne croyait pas à un Dieu personnel, pas plus qu'il n'admettait l'efficacité de la prière, ni le culte rendu à un Créateur. Mais il ne fit aucune observation sur ce point à Rama Krishna, pensant que, sous sa direction, le disciple apprendrait à discerner la vérité et rejetterait spontanément de telles superstitions. »

Nous voyons, par ceci, que le Gourou, logique avec lui-même, ne prend pas au sérieux les rapports que croit entretenir Rama Krishna avec la Grande Déesse : « Tu n'es qu'un visionnaire, la déesse de pierre n'est pas une Mère. — Il n'y a d'autre Dieu que toi... discerne la vérité des superstitions ! » De ces propositions, les unes justes, les autres fausses, on peut conclure que Rama Krishna avait un bien inquiétant initiateur, et que l'ordre d'idées vers lequel celui-ci l'orienta ne fut pas sans influence sur sa conception future du Divin, ni sur ses expériences.

Les voici donc, tous deux, assis, méditant sur cette parole : « *Je suis Dieu. Je suis le Bonheur infini. Je suis la Connaissance infinie. Je suis sans nom et sans forme. Je suis Un ! Je suis Lui !* » Cela dura des heures, pendant lesquelles la récitation du *mantra* de l'unité alterna avec la concentration de l'esprit sur le suprême *Brahman*. De telles incantations, répétées sans cesse, ne peuvent se résoudre que dans l'auto-suggestion. C'est en somme la méthode de

Coué transposée. Si elle semble donner souvent des résultats, à ceux qui se l'appliquent, elle ne saurait en rien influencer sur les autres et, placé devant le problème : « Suis-je ou non identique à Dieu ? », prétendre en trouver la solution en se répétant : « je le suis ! », c'est simplement en fausser les termes et y introduire un arbitraire qu'aucune considération métaphysique ne pourrait justifier !

Après deux tentatives infructueuses, Rama Krishna réussit enfin à atteindre le Samadhi, tant désiré et, selon son sentiment, à ne faire plus qu'Un avec l'Absolu, la notion affaiblie du « moi » s'affirmant par intermittences, avec une grise monotonie.

Notons ici que cet état, étant donné les circonstances qui l'amènèrent, nous apparaît comme absolument artificiel et qu'il n'a, dans tous les cas, rien à voir avec l'extase d'un saint chrétien, un vrai : l'un a tendu son esprit vers un but qu'il s'est fixé, a développé sa sphère mentale à un degré extraordinaire, au moyen de procédés artificiels ; l'autre n'a rien cherché, sinon à servir son Dieu, n'a pas suivi d'entraînements, pas prononcé d'incantations, pas fait de concentration mentale, le résultat est d'autant plus probant chez lui, qu'il n'a pas nécessité d'efforts anormaux et qu'il n'a pas été « voulu » — d'autant plus douteux chez le premier.

C'est alors, continue Dhan-Gopal Mukerji, que le Gourou donna à son élève son nom d'initiation : *Rama Krishna Paramhansa*. Ceci pourrait signifier à peu près *le Seigneur ayant maîtrisé la dualité* (*Rama* et *Krishna* sont deux incarnations classiques de Vishnou, dont l'un exprime la blancheur de la lumière (*Rama*) et l'autre (*Krishna*) la profondeur

des Ténèbres). Le symbolisme est transparent. Quant à Paramhamsa, ce nom signifie : le cygne planant. Chacun sait que le cygne, le fabuleux oiseau *hamsa*, monture de Brahma, représente l'énergie intellectuelle. Le nom du lac où il est censé se réfugier, *Manasa*, se rapporte d'ailleurs à l'intellect supérieur de l'être humain, *manas*. Ainsi, ce nom révélateur, (car aucun nom d'initiation n'est choisi au hasard), nous décrit la plus haute réalisation intellectuelle, mais n'a rien à faire avec la sphère spirituelle où le Christianisme situe ses saints authentiques. Cette différence est de toute importance.

Rama Krishna, après cette initiation, fonde donc un monastère. Une nouvelle anecdote va nous permettre de montrer la fragilité de ces cultures artificielles et combien peu elles affectent le centre profond de l'être.

Un après-midi, le premier disciple du maître, Brahmananda ne lui parut pas communier avec le Seigneur aussi aisément que d'habitude... Il en découvrit vite la cause : sans mauvaise intention, on avait donné au disciple un morceau de beurre un peu plus gros qu'à l'ordinaire. Cela avait suffi à obscurcir l'âme du disciple.

Cette histoire est assez amusante. Qu'un morceau de beurre plus gros que d'habitude ait suffi à empêcher la communion mystique nous laisse rêveur. Le Christ, Lui, disait : « Ne vous occupez pas de ce que vous mangez !... Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille ! » Force nous est donc de croire que la communion avec le « Seigneur » est fort différente d'essence dans les deux cas. Nous verrons plus tard qu'il n'est pas inutile d'insister sur ce

point, Rama Krishna considérant la voie du Christ comme identique, dans ses ultimes résultats, avec la sienne. Il est d'ores et déjà permis d'en douter...

Écoutons Rama Krishna nous parler des religions en général et du Christianisme en particulier :

« Si les religions ne sont que des moyens divers de trouver Dieu, pourquoi quereller sur leurs mérites ou leurs défauts respectifs ? Tout cela est entièrement vain ! »

Après avoir médité pendant deux années sur la personne du Christ et sur le Nouveau Testament, il sortit de sa retraite et déclara : *« J'ai trouvé Dieu à l'extrémité de la route que suit le christianisme. Ainsi, si quelqu'un sert le Christ, il arrivera à Dieu. J'en ai acquis la preuve. »* A un missionnaire anglais, il déclara : *« Il y a d'autres incarnations de Dieu que le Christ, qui veillent constamment sur leurs fidèles. Elles sont toutes aussi réelles que votre Seigneur. »*

Certes, les religions sont un acheminement vers Dieu, comme l'école primaire peut être un acheminement vers l'université. Si l'âme vit réellement sa religion, elle peut lentement s'élever à une autre plus haute et plus pure. La religion du Christ est, pour nous, le couronnement de toutes les autres, car nul ne peut être définitivement régénéré *que par le Christ.*

Ce n'est d'ailleurs pas le rite qui fait le chrétien. Sont chrétiens les vrais serviteurs du Christ. Ils sont certainement peu nombreux, même au sein de sa propre Eglise. Si le Christ est bien, comme nous en avons la certitude, le Seigneur Suprême, le Fils Unique du Père, s'il peut, seul, comme il l'a

promis, nous faire connaître son Père, on comprend aisément que, pour être *totale*ment autre que celle de l'initiation indoue, la voie que suivent ses serviteurs en Esprit et en Vérité n'en est pas moins difficile. Si les sentiers de l'initiation orientale sont peu fréquentés, les chemins les plus directs de l'initiation christique ne sont non plus encombrés. Or, ce sont ceux-là seuls qui se sont engagés sur ce que Jésus appelle « la Voie étroite », qui peuvent se dire chrétiens, au sens que nous donnons à ce terme. C'est sous ce seul aspect que nous estimons le Christianisme supérieur aux autres « religions », car ainsi entendu, il est la Religion, toutes querelles théologiques, dogmatiques ou rituelles mises bien entendu de côté.

Devant le Christianisme, la méthode de Rama Krishna reste la même : concentration mentale, méditation, volonté d'aboutir. Cette méditation qui lui faisait voir et entendre Kali, *parce qu'il le voulait*, lui fait voir Dieu au bout des religions diverses, *parce qu'il le veut*. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il s'est « identifié » à Dieu et considère Christ, Bouddha, Mahomet, comme identifiés d'une manière analogue. Même le missionnaire qui lui rend visite peut lui sembler (page 66) « une incarnation de Jésus-Christ », ce qui n'est pas étonnant si l'on suit le même raisonnement que lui. Il est d'ailleurs curieux qu'il faille deux ans de méditation à celui qui s'est identifié à Dieu et à la Connaissance infinie, pour se mettre au clair avec lui-même sur le Christ et le christianisme.

Notons d'autre part que Rama Krishna, avec son étonnant bon sens, se gardait bien, personnellement,

de détourner de sa voie, un chrétien séduit par lui. Un indou converti au christianisme, trop faible pour résister à l'attrait *personnel* du « saint » se déclare prêt à le suivre. Il s'écrie : « J'aimerais tout abandonner pour vous suivre ! »

Mais Rama Krishna le lui défendit : « Non, non, suivez votre sentier propre, *le seul qui vous convienne !* »

Page 71, l'auteur résume le sens d'une parabole de Rama Krishna, par la sentence suivante : « A chaque âme convient l'image personnelle qu'elle se fait de son Dieu ». « Pour le « saint », peu importe le nom donné à ce Dieu, *Vishnou, Jéhova, Christ, Rama, Nirvana*, sont des identités ».

Ceci n'est pas juste et n'a rien à voir avec la *spiritualité*. Ces lieux communs métaphysiques, d'ordre assez rudimentaire, étonnent, sortant de la bouche d'un être aussi remarquable. Il lui échappe d'ailleurs — de temps en temps — des observations vraiment superficielles. Que signifie, par exemple, cette phrase creuse : « *L'avenir est une matrice féconde... pourquoi n'enfanterait-elle pas un Dieu ?* »

Mais ces faiblesses sont rachetées par des pages magnifiques. Nous recommandons au lecteur la méditation des pages 78, 79, 80, 81, dont nous extrayons ce trop court passage :

« *S'ils ne font pas chanter de joie notre cœur, les rites et les routines du culte ne sont d'aucune utilité. La fleur tombe de l'arbre au moment où le fruit apparaît. Ainsi les rites et les prières doivent se détacher comme des écailles d'une âme qui est libérée. Le salut est à l'âme ce que la liberté est au prisonnier.* »

Celui-ci est également magnifique : « *La façon dont agissent la plupart des gens désireux d'aimer et de connaître Dieu est un scandale. Sans doute le croient-ils plus affamé que le premier mendiant venu, qui tend la main, et que l'on contente aisément en lui jetant une poignée de ceci ou de cela...* »

Dures et fortes vérités, qui valent autant sur les bords de la Seine que sur les rives du Gange !

Page 95, la comparaison des aspects de Dieu avec ceux du caméléon éclaire bien la pensée de Rama Krishna. Seulement, peut-on assimiler la conception que chacun se fait de Dieu, à Dieu lui-même ? Relevons ici l'aveu implicite qu'il n'a qu'une certaine conception de Dieu, dissemblable de celle d'un autre, mais non, au sens littéral, la vision même de Dieu, l'union avec Lui.

Remarquons en passant (page 112) que le récit d'un incident arrivé à l'un de ses disciples nous montre clairement qu'il se servait de la *yoga* et l'enseignait.

Or, nous pouvons lire (page 240) que Rama Krishna n'était pas yogui et désapprouvait la *yoga*, de même que « toutes les formes de *prostitution spirituelle* ». Il y a là une évidente contradiction.

L'auteur nous décrit ensuite la vie des principaux disciples du maître.

Le « mariage spirituel » du swami Brahmananda est une page très belle et très touchante, dont plus d'un Occidental pourrait faire son profit.

Un peu plus loin (page 126), nous voyons que le fameux Vivekananda, disciple du maître, n'avait pas une mince opinion de ses talents : une humilité de surface trahit un orgueil spirituel qui éclate à cha-

cune de ses phrases. Et comme il parle haut de son « droit » à l'initiation ! Cette page est à méditer profondément, si l'on veut saisir un des points faibles de cette méthode et surtout, si l'on veut comprendre que les pouvoirs incroyables (pour des Occidentaux), que possèdent de tels surhommes, ne sont pas une preuve suffisante de *spiritualité*. Mais combien plus haute se dresse la stature *spirituelle* de la mère de Vivekananda. Celui-ci hésitait à se détacher du monde, parce qu'il craignait la pauvreté pour elle. Et voici la belle réponse : « *Depuis quand a-t-on vu un membre de notre famille renoncer à Dieu par crainte de la pauvreté ? Ton propre grand-père a quitté son épouse, ses enfants, sa fortune et sa position, dès l'instant qu'il a entendu le Secret des secrets frapper à la porte de son cœur. N'ai-je pas promis à Dieu, longtemps avant ta naissance, que tu serais un homme voué à la religion ? Et maintenant que l'Infini se tient aux portes de ta vie, tu voudrais l'en éconduire ? Aucun de tes ancêtres n'aurait fait pareille chose ! De quel droit redoutes-tu la pauvreté pour moi ?* »

Nous devons abrégé cette étude, déjà trop longue. Glanons encore en passant cette phrase, qui pourrait être d'un vrai mystique chrétien : « *Divine Mère, reprends tous ces livres et toutes ces sciences. La seule chose dont j'ai besoin, c'est de l'aimer.* »

Et celle-ci : « *Aucun Maître ne descend sur la terre sans y amener avec lui sa troupe de fidèles. Ce sont eux qui, les premiers, lui donnent leur adhésion, qui l'expliquent au reste du monde.* »

Cette vérité n'est pas neuve et, même dans cet Occident obscurantiste, nous l'avons entendu énon-

cer bien souvent. C'est avec plaisir que nous la voyons dans la bouche de Rama Krishna, sur son lit d'agonie où, dans un abandon complet à la volonté de Dieu, il nous semble, à nous, profane, bien grand, bien près des plus hauts sommets de la spiritualité proprement chrétienne.

Nous terminerons cette maladroite critique (et qui ne se sentirait maladroit devant un tel géant ?), par ces paroles de Dhan-Gopal Mukerji : « Peu importe, en vérité, l'opinion de qui que ce soit ; ce qui importe, c'est la vie vécue par Rama Krishna. Si l'exemple de cette vie ne réveille pas en nous la spiritualité, toutes les paroles que nous pourrions entendre ou prononcer à son sujet n'y changeront rien. »

Souhaitons, en terminant, que beaucoup lisent ce livre, non dans un esprit d'admiration aveugle (« l'Orient, mon cher ! ») ou de stupide dénigrement, mais avec le pieux espoir d'y recueillir les parcelles de vérité et de lumière qui scintillent, ça et là, à travers les pauvres mots humains.

A. SAVORET.

LES LIVRES

Constance WACHTMEISTER. — **Madame Blavatsky et la Doctrine Secrète, souvenirs** (traduit de l'anglais par Jacques HEUGEL). Une plaquette cart. 104 pages, Editions de **Psyché** Prix 6 fr.

La vie d'une forte personnalité, doublée d'une intelligence aiguë, servie par d'incontestables dons psychiques — comme ce fut le cas pour Madame Blavatsky — est toujours riche en enseignements de tous ordres.

Ces souvenirs sont d'autant plus précieux, que la comtesse Wachtmeister vécut de longues années dans l'intimité de la fondatrice de la Société Théosophique, alors que celle-ci composait la **Doctrine Secrète**. Voici d'ailleurs un passage d'une lettre adressée par elle à P. Sinnett en 1886 :

« J'ai passé quelques mois auprès de Mme Blavatsky. J'ai partagé sa chambre, je ne l'ai pas quittée. J'ai eu accès à toutes ses malles, à tous ses tiroirs ; j'ai lu les lettres qu'elle recevait, celles qu'elle envoyait, et je déclare ouvertement et honnêtement que j'ai honte d'avoir pu la soupçonner. Je la crois une femme honnête et loyale, fidèle jusqu'à la mort à ses Maîtres et à la cause qui lui a fait sacrifier position, fortune et santé... Le grand ouvrage qu'elle a entrepris d'écrire, la **Doctrine Secrète**, a beaucoup souffert des persécutions... qu'elle a dû endurer cet hiver. Car on ne doit pas oublier qu'H. P. B. n'est pas un adepte complet, elle ne prétend pas l'être. »

Dans une magnifique préface, que tous ses amis trouveront trop courte, le traducteur, petit-neveu de l'auteur, nous prévient qu'il n'a jamais appartenu à la Théosophie : « En traduisant ces pages, dit-il, il n'a pas songé glorifier la théosophie sous la forme qu'elle a prise vers la fin du XIX^e siècle. Après avoir fait, assez consciencieusement, le tour de l'Himalaya, il a retrouvé la vieille Celtide, mère de ses aïeux spirituels comme de ses aïeux physiques, et il ne peut plus voir dans la « doctrine secrète » apportée par Mme Blavatsky, qu'une déformation asiatique de la véritable Doctrine, qu'entre autres posséda Moïse et, plus tard, les trois mages venus à Bethléem. »

Comme lui, nous ne nous permettrons pas de juger cette grande figure ; nous ne lui offrirons pas d'encens, nous ne lui jetterons pas de pierres, mais nous admirerons l'énergie de cette indomptable lutteuse, dont la virilité pourrait être offerte en exemple à nos âmes trop souvent « tièdes ».

A. S.

J. A. R. — **Lueurs Spirituelles.** Notes de Mystique pratique. 2 Vol. in-18 Prix 7 fr.

Ces deux volumes écrits avec le cœur, s'adressent à tous les blessés des combats de la vie, et leur montrent, avec une puissante concision la Voie Royale et directe qui les conduira à la paix et à la consolation dans la lumière du Verbe, Seigneur des créatures, Amour du Père, corporisé.

* D^r **ARNULPHY.** — **La Santé par la Respiration.** Quatrième édition revue, augmentée, avec figures explicatives. Volume broché.. .. . Prix 10 fr.

Jacques **HEUGEL.** — **En Spirale,** revue à grand spectacle à regarder du fond de son meilleur fauteuil. (Chez Heugel, Editions de Psyché, 36, rue du Bac), 1 vol. 385 pages 12 frs

En l'époque trouble que nous traversons, époque où tant de belles énergies se dispersent faute de savoir à quel idéal se sacrifier, ce livre peut ne pas être inutile aux hommes de bonne volonté. Il leur rappellera qu'il existe pour eux, dans l'ombre, un chemin véritablement royal en son étroitesse ; il leur rappellera qu'un homme est venu sur terre qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie », et : « Mes paroles ne passeront point. »

D^r **Marc HAVEN.** — **L'Évangile de Cagliostro.** Un vol. broché, 86 pages, un portrait Prix 15 fr.

A. **SAVORET.** — **Du Menhir à la Croix.** Un vol. cart. 400 pages, planche hors texte, préface de Philéas Lebesgue Prix 15 fr.

Cet ouvrage, reproduisant et complétant les principaux écrits de l'auteur, retrace les origines de nos traditions, étudie les principes de la Sagesse druidique, et traite des différents aspects de ce qu'il nomme : **La Triple Tradition de l'Occident : Synthèse moïsiaque, enseignements évangéliques, sagesse druidique.**

